

Nathalie Kuperman

Les raisons de mon crime



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Nathalie Kuperman

Les raisons de mon crime

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

Nathalie Kuperman vit et travaille à Paris. *Les raisons de mon crime* est son septième roman. Elle écrit aussi des romans pour la jeunesse, publiés à L'école des loisirs et des pièces radiophoniques pour France Culture.

À Sylvie

— Et, tout pensifs, tandis que de leurs grands
yeux bleus
Silencieusement tombe une larme amère,
Ils murmurent : « Quand donc reviendra notre
mère? »

Arthur RIMBAUD

PREMIÈRE PARTIE

MARTINE

L'appel

Martine pleure devant la tombe de sa mère. Son visage est boursoufflé. Elle a grossi, elle est vêtue de noir, mais l'effet n'est pas chic. Elle porte un pantalon flasque et un pull qui dégouline jusqu'à mi-cuisses. Cela fait peut-être trente ans que je ne l'ai pas vue.

On m'avait prévenue, elle a changé. On m'avait prévenue, tu ne la reconnaîtras pas. On m'avait prévenue, comme si j'étais un être fragile à qui il fallait éviter les chocs. Quand je l'ai aperçue, j'ai presque été soulagée : elle était triste de perdre sa mère, avait vieilli, pleurait beaucoup, était un peu rouge, et assez grosse. Et puis je me souviens de la réception qui a suivi dans une salle des fêtes prêtée par la mairie. Nous pouvions y fumer tranquillement. Quand Martine m'a vue sortir mon fume-cigarette, elle est venue vers moi. Alors ça, c'est génétique ! s'est-elle exclamée. Et elle a extirpé son fume-cigarette d'un sac banane. Le mien était long, le sien était court et rafistolé avec du scotch. Je lui ai immédiatement promis de lui en offrir un,

un beau, un long, avec des incrustations en faux diamants. Je devais, avant d'évoquer ce temps passé sans nous voir, lui faire don de quelque chose. Ce sont les premières paroles que nous avons échangées. On a parlé du bonheur de fumer avec un fume-cigarette, et en a ri. Je retrouvais ma cousine qui, pendant toutes ces années, ne m'avait pas manqué un seul instant, mais à laquelle je pensais parfois avec une curieuse envie de ne pas la connaître davantage, de la maintenir à distance. J'avais appris incidemment la mort de son frère, un jockey qui ne pouvait plus monter à cheval, et cette nouvelle m'avait bouleversée. Parce que j'avais aimé Jacques. Je le trouvais beau mais, surtout, je me glissais dans sa peau à chaque occasion. J'étais Jacques, un garçon, et je sautais sur mon lit en imaginant que je pourrais changer de sexe à force de prononcer tout bas, consciente que j'étais du blasphème : Je suis Jacques je suis Jacques je suis Jacques. Il m'aidait à résister aux injustices dans les cours de récréation, à imposer mes jeux, à séduire les filles qui prenaient le pouvoir dans la classe, à me dire que, de toute façon, je m'en fichais, j'étais un garçon. Jacques et moi, on s'était dit qu'on serait amoureux quand nous serions plus grands, et qu'on se marierait en cachette parce que les cousins n'ont pas le droit de se marier. J'aimais l'idée de protéger quelque chose qui ressemblait à un secret mais qui n'en était pas un. De fait, j'avais tout avoué à ma mère car une petite voix me forçait

à ne rien lui cacher. J'avais annoncé : Jacques et moi, plus tard, on se mariera. Elle avait ri, et mon secret s'était mis à ressembler à une farce.

Depuis l'enterrement, dix années ont passé où Martine et moi avons vainement tenté de rester en contact. Je suis allée la voir une fois à l'hôpital, à la Pitié-Salpêtrière, parce qu'elle s'était fracturé je ne sais plus quel membre. C'était peu de temps après nos retrouvailles. Presque aucun souvenir de ce moment où j'entraï dans sa chambre, si ce n'est que nous avons parlé du prénom de sa fille. Elle insistait pour me montrer ses cicatrices. Un an plus tard, j'ai hésité longtemps à l'inviter à mon mariage. J'ai jugé plus prudent de m'en tenir au silence. Et puis ma fille est née, et Martine a tenu à venir nous rendre visite avec son ami Lucien, eux qui ne venaient jamais à Paris. Ils avaient apporté des fleurs, et je comprenais la valeur du présent : ces fleurs, c'était un sacrifice financier. Le temps a passé. Ma fille recevait tous les ans, pour son anniversaire, une carte signée de la main de Martine. La graphie, le style et l'orthographe en étaient impeccables, et j'y voyais la trace indélébile de ce que je connaissais d'elle lorsque nous étions des enfants : Martine était une petite fille douée, intelligente, vive et spirituelle. En plus, elle était d'une beauté saisissante ; je voulais lui ressembler en tout point.

Et puis, au cours d'une conversation qui date du début du mois de mai 2007, elle m'a an-

noncé qu'ils étaient tous pourris, et que le seul qui avait les couilles de dire ce qu'il pensait, c'était Jean-Marie Le Pen. Elle voterait pour lui aux présidentielles. Au cours de cette même conversation, elle a évoqué la Chiasse, cette teigne qu'elle ne voulait plus voir parce qu'elle ne pensait qu'au fric. Elle parlait de sa fille, une jeune femme de bientôt trente ans qui porte le même prénom que sa mère : Martine. J'ai raccroché avec un haut-le-cœur. Je ne voulais plus entendre parler d'elle.

Ce soir, elle me téléphone. Elle est tombée sur moi hier soir au Soir 3. Je m'exprimais sur la réforme des retraites à l'occasion d'un micro-trottoir. Elle me dit que c'est pour ça qu'elle m'appelle, parce qu'elle m'a vue à la télé. Jeannette aussi t'a regardée, m'annonce-t-elle. J'ai oublié qui est Jeannette, mais je ne le lui avoue pas. (J'apprendrai que c'est la sœur de mon grand-père.) Jeannette, elle trouve que tu ressembles de plus en plus à la vieille. Elle parle de Pépée, notre grand-mère à toutes les deux. Ben oui, Marianne, on vieillit! dit-elle encore. Elle me demande ce que je deviens. Je lui explique que je suis depuis peu au chômage, et elle me conseille de me grouiller de trouver du boulot, parce qu'à mon âge il faut faire vite. Son mec, il ne trouve pas, et ne trouvera plus jamais parce qu'il s'est pété les deux hanches, et jardinier, quand t'as les deux hanches en bouillie... Je reconnais que ce n'est pas très drôle. J'entends la

voix de Lucien en arrière-fond qui commente par un Ça, tu l'as dit ! Je comprends que le haut-parleur est tout le temps enclenché pendant les conversations téléphoniques.

Elle, Martine, elle s'est pété le poignet. On vieillit, dit-elle encore. Je me souviens des rares échanges que nous avons eus depuis que j'avais repris contact avec elle : elle était toujours en souffrance d'une cassure, d'une fracture : le pied, l'omoplate, le genou. Le plâtre, ça me connaît, mais personne ne dessine dessus, parce que pour ça faudrait que j'aie des visites. Elle me demande des nouvelles de ma fille, elle se souvient de sa date de naissance, ce qui m'émeut beaucoup. Je lui dis que tout va bien. Je lui demande comment va la sienne. Elle me raconte qu'elle ne verra plus cette garce qui lui a balancé en pleine poire qu'elle était inapte à s'occuper de sa petite-fille. Je note que ma cousine est grand-mère. On se salue. On sait que l'on ne va pas se revoir. Pour elle, venir à Paris alors qu'elle vit dans le Rambouillet dont personne n'a idée, le Rambouillet où des salauds jettent des ordures chez elle quand ses fenêtres sont ouvertes (elle vit au rez-de-chaussée), ça coûte trop cher, et elle n'a rien à faire à Paris. Je viendrai un jour, lui dis-je sans y croire. J'ai hâte d'écourter la conversation. Je l'embrasse, lui demande de saluer Lucien, le jardinier qui ne retrouvera pas de travail, et je raccroche. Soulagée d'en finir.

Mais deux minutes plus tard, je la rappelle. Je

lui demande si elle accepte que j'écrive un livre sur elle, sur nous, avec elle, je ne sais pas encore. Je lui avoue que le projet me taraude depuis que l'on s'est revues, il y a dix ans. Je la prévienne que cela risque d'être très dur, elle n'a pas idée à quel point ça va être dur. Elle me répond simplement qu'elle possède une photo prise sur la plage de Saint-Clair qui date du temps où on se voyait entre cousins, et où on a tous l'air contents, du plus petit au plus grand. À cette époque-là, ajoute-t-elle, on était égaux.

Elle a compris mes intentions.

Nous avons rendez-vous demain à Rambouillet. À onze heures, parce que je dois être à Paris assez tôt pour aller chercher ma fille à l'école. Je déclare que je ne déjeune pas, qu'elle ne se casse pas la tête, je n'ai jamais faim à midi. Elle part dans un rire en m'annonçant qu'elle réussira bien à trouver des rognures dans les poubelles. Que débusque-t-elle en moi à ce moment précis ?

Tu prends la rue de l'Embarcadère à partir de la gare, puis la rue Chasles. Tu tomberas sur la place Félix-Faure. Je viendrai te chercher devant le Celtique, un bar que tu ne peux pas rater.

Je sais que Martine sera là. Impossible de pas être au rendez-vous. Je suis glacée : qu'ai-je fait ?

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

RUE JEAN-DOLENT, 2000

TU ME TROUVES COMMENT ?, 2001

J'AI RENVOYÉ MARTA, 2005 (Folio n° 4529)

PETIT ÉLOGE DE LA HAINE, 2008 (Folio 2 € n° 4789)

NOUS ÉTIIONS DES ÊTRES VIVANTS, 2010 (Folio n° 5340)

LES RAISONS DE MON CRIME, 2012 (Folio n° 5651)

Chez d'autres éditeurs

LE CONTRETEMPS, Éditions du Griot, 1993

JANUS, Éditions à Hélice, 1993

PETIT DÉJEUNER AVEC MICK JAGGER, L'Olivier, 2008 (Points
n° 2445)

HANNAH OU L'INSTANT MORT, dessins de Romina Pelagatti,
Éditions Noviny44, 2010

LE CONTRETEMPS, Éditions des Busclats, 2012

Nathalie Kuperman

Les raisons
de mon crime



Les raisons de mon crime
Nathalie Kuperman

Cette édition électronique du livre
Les raisons de mon crime de Nathalie Kuperman
a été réalisée le 12 septembre 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070453566 - Numéro d'édition : 252960).
Code Sodis : N55695 - ISBN : 9782072491122 -
Numéro d'édition : 252962.